

Les cahiers d'Élisabeth

Sylvie Desrosiers

ADO



Sylvie Desrosiers

Les cahiers d'Élisabeth

la courte échelle

Les éditions de la courte échelle inc.

5243, boul. Saint-Laurent

Montréal (Québec) H2T 1S4

www.courteechelle.com

info@courteechelle.com

Directrice de collection:

Annie Langlois

Révision:

Odette Lord

Conception graphique de l'intérieur:

Derome design inc.

Dépôt légal, 3^e trimestre 2005

Bibliothèque nationale du Québec

Copyright © 2005 Les éditions de la courte échelle inc.

La courte échelle reconnaît l'aide financière du gouvernement du Canada par l'entremise du Programme d'aide au développement de l'industrie de l'édition pour ses activités d'édition. La courte échelle est aussi inscrite au programme de subvention globale du Conseil des Arts du Canada et reçoit l'appui du gouvernement du Québec par l'intermédiaire de la SODEC.

La courte échelle bénéficie également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC — du gouvernement du Québec.

Données de catalogage avant publication (Canada)

Desrosiers, Sylvie

Les cahiers d'Élisabeth

Réédition.

(Roman Ado; ADO18)

Publ. à l'origine dans la coll.: Roman+. 1990.

ISBN 2-89021-819-8

I. Titre. II. Collection.

PS8557.E874C33 2005 jC843'.54 C2005-940599-6

PS9557.E874C33 2005

Imprimé au Canada

Sylvie Desrosiers

Sylvie Desrosiers aime autant émouvoir ses lecteurs que les faire rire. Son chien Notdog amuse les jeunes un peu partout dans le monde, car on peut lire plusieurs de ses aventures en chinois, en espagnol, en grec et en italien.

À la courte échelle, Sylvie Desrosiers est également l'auteur de la série Thomas, publiée dans la collection Premier Roman, et de trois romans pour les adolescents. *Le long silence*, paru dans la collection Roman+, lui a permis de remporter en 1996 le Prix Brive/Montréal 12/17 pour adolescents, ainsi que la première place du Palmarès de la Livromanie et d'être finaliste au Prix du Gouverneur général. Pour son roman *Au revoir, Camille!*, elle a reçu en l'an 2000 le prix international remis par la Fondation Espace-Enfants, en Suisse, qui couronne «le livre que chaque enfant devrait pouvoir offrir à ses parents».

Sylvie Desrosiers écrit aussi des romans destinés aux adultes et des textes pour la télévision. Et, même lorsqu'elle travaille beaucoup, elle éteint toujours son ordinateur quand son fils rentre de l'école.

De la même auteure, à la courte échelle

Collection Premier Roman

Série Thomas:

Au revoir, Camille!

Le concert de Thomas

Ma mère est une extraterrestre

Collection Roman Jeunesse

Série Notdog:

La patte dans le sac

Qui a peur des fantômes?

Le mystère du lac Carré

Où sont passés les dinosaures?

Méfiez-vous des monstres marins

Mais qui va trouver le trésor?

Faut-il croire à la magie?

Les princes ne sont pas tous charmants

Qui veut entrer dans la légende?

La jeune fille venue du froid

Qui a déjà touché à un vrai tigre?

Peut-on dessiner un souvenir?

Les extraterrestres sont-ils des voleurs?

Quelqu'un a-t-il vu Notdog?

Qui veut entrer dans la peau d'un chien?

Aimez-vous la musique?

L'héritage de la pirate

Collection Ado

Le long silence

Série Paulette:

Quatre jours de liberté

Les cahiers d'Élisabeth

Sylvie Desrosiers

Les cahiers d'Élisabeth

la courte échelle

Extrait de la publication

Chapitre 1

Samedi: Cogito, ergo sum (Je pense, donc je suis)

Ce n'est pas que je sois vraiment sauvage; le problème, c'est que ce que disent les autres m'intéresse rarement. C'est tout.

C'est comme la mode, tiens. Je fuis tout ce qui est à la mode. Ce doit être pour ça que j'ai décidé de suivre des cours d'allemand, parce que c'est l'espagnol qui a la cote.

Probablement aussi parce que c'est une langue extrêmement difficile. Tellement que ça me décourage et que ça me déprime. Ce qui entre nous m'arrange, en fin de compte. Car j'adore me créer des difficultés et j'adore être déprimée.

J'ai quinze ans et toutes mes dents.

Même un peu plus que la moyenne des gens, je dirais. Je ne sais pas ce que ma mère a mangé lorsqu'elle était enceinte de moi, mais quand je me fais une queue de cheval, vous devriez voir l'effet! Il ne me manque qu'une selle sur le dos pour que la ressemblance soit parfaite et qu'on se mette à m'appeler Brindille ou par quelque autre nom stupide qu'on donne aux chevaux.

C'est une bonne chose que je ne porte pas de broches* aux dents: j'aurais l'air d'avoir un mors. En parlant de broches, tiens, je dois dire que je suis l'exception. C'est vrai, parce qu'au moins la moitié de l'humanité de mon âge en porte. La moindre petite dent un peu de travers et hop! c'est la clôture de fer forgé dans la bouche. C'est franchement dommage que les gens ne s'occupent pas des petits travers qui leur poussent en dedans de la tête avec autant d'empressement.

J'ai l'air d'accorder beaucoup d'importance aux broches, mais c'est une des dures réalités avec lesquelles il faut composer. En fait, la seule chose qui me fatigue vraiment, c'est quand ceux et celles qui les portent

* Appareil orthodontique.

sourient au soleil. Ça t'éblouit ça, madame, tu peux presque te faire bronzer juste avec les rayons qu'elles te renvoient.

Et puis, pour en finir avec ce sujet-là, il y a aussi que les broches, ça embrasse mal rare. Mon dernier chum en avait, et je me râpais la langue dessus.

D'accord, j'exagère un peu. Disons plutôt que plus ça allait mal entre nous, plus je trouvais que ses broches étaient une cause de rupture. Mais c'est surtout qu'il était jaloux sans bon sens.

J'ai la poitrine très développée, un peu comme mes dents, tiens. Le gros modèle, de luxe, options comprises. Ça me gêne un peu, et je trouve que ça court mal parce que ça ne tient jamais le rythme, mais bon, je suis faite comme ça. Et je ne m'habille pas trop, trop serré, vu que s'il y a une chose que je ne peux pas supporter dans la vie, c'est bien les gars qui me sifflent. Ils me font penser à des bouilloires antiques, passées de mode, oui.

Donc, je suis le genre vêtements qui ne montrent pas grand-chose, mais de là à porter un drap de lit *king size*, il y a toujours une limite! C'est pourtant ce que mon chum voulait que je mette. Du style, pour empê-

cher les autres de voir comment je suis faite. Malade un peu. Je l'ai laissé avant qu'il essaie de m'enfermer.

Disons que ma mère ne l'aimait pas beaucoup. Pour elle, il n'y avait pas de différence entre lui et Barbe Bleue. Elle ne pouvait admettre qu'un gars comme ça existe encore et qu'en plus, j'en sois amoureuse. Mais qu'est-ce que vous voulez, on ne contrôle pas ses coups de foudre. De toute façon, ça ne dure jamais longtemps. Mais ma mère se mêlait de ses affaires. Je crois qu'elle pensait qu'en agissant comme ça, je l'aimerais, elle, encore plus.

Les parents ont toujours peur qu'on les laisse, même s'ils crient à droite et à gauche qu'on est un paquet de problèmes. Je veux dire, ce qu'ils croient qu'ils font pour nous, ils le font souvent pour eux-mêmes.

Pour les parents, comme pour les broches, je suis l'exception: les miens vivent ensemble et s'aiment encore. Ce qui, croyez-moi, est loin d'être un avantage pour moi.

Prenez mon amie Paulette, par exemple. Quand sa mère lui tape sur les nerfs, elle va chez son père, passer la fin de semaine, disons, histoire de décompresser un peu. Moi, je n'ai pas ce genre de retraite. Je n'ai même

pas le bon vieux système qui fait qu'on peut monter un parent contre l'autre parce que ces deux-là s'entendent comme deux petits chats de la même portée. Non, il n'y a rien de pire pour la progéniture que des parents qui font bon ménage.

Parfois, je leur en veux d'être si bien ensemble. Ça ne me prépare pas trop, trop à l'avenir. En général, je trouve les gars stupides et je doute de jamais pouvoir en endurer un beaucoup plus longtemps que ce que dure le coup de foudre. Sauf que l'exemple que j'ai sous les yeux fait de l'ombre à mes prévisions. Ça m'embête de penser que ça peut marcher entre deux personnes.

Remarquez que, dans le cas de ma famille, je ne peux pas parler de deux personnes, je dois en ajouter une troisième, l'inénarrable Liette. Ma tante Liette qui, contrairement à ma mère, adore se mêler de mes affaires.

Elle est pratiquement toujours chez nous, surtout depuis qu'elle a envoyé mon oncle Louis — mon ex-oncle Louis — voir au Pôle Nord si ça bronze mieux en dessous du trou dans la couche d'ozone. Un numéro, Liette. La barmaid la plus crainte en ville.

Collée à ma mère. Plus collées que ça, ce sont des siamoises. C'est tout à fait normal, puisqu'elles sont jumelles.

Donc, veut-veut pas, mon père et moi, on est obligés de l'endurer quand elle arrive, en vraie tornade, traînant avec elle une sorte de petit chien mouillé, mon cousin Michel. Que j'appelle Muchel en ce moment parce qu'il mue.

Il y en a qui traînent des maladies, d'autres des dettes. Mon boulet à moi a pris la forme de mon cousin Muchel. Parce que nos mères respectives ne peuvent pas vivre l'une sans l'autre, et d'un, et parce qu'on a pris toutes nos vacances ensemble, et de deux. Toujours pendant les deux dernières semaines de juillet, toujours en camping.

Je me demande quelle sorte de vie sexuelle ont mes parents. Apparemment, cela n'a aucun rapport avec le camping, mais voilà: pour faire du camping, il faut être complètement masochiste et, si on l'est, ça se répercute fatalement dans le lit. Or donc...

On a dû faire tous les parcs de la province cinq fois chacun. Et chaque endroit me laisse des souvenirs impérissables comme une allergie aux piqûres de mouches noires

qui m'a gonflé le visage comme un sac en papier brun soufflé; des pieds tellement écorchés sur les roches coupantes des prétendues plages que j'ai passé à deux orteils de l'amputation; ou encore la terreur d'être engloutie dans la vase et les algues qui t'attendent dans les lacs, accompagnées plus souvent qu'autrement de sangsues géantes ou de petits poissons qui te mordent le gras des jambes.

Le bonheur, en somme.

Je ne compte plus les fois où il a fallu attacher la tente après les pare-chocs de l'auto pour l'empêcher de partir au vent, avec nous dedans. Ni les fois où on a dû creuser des rigoles autour de la tente pour éviter que nos sacs de couchage se transforment en bains flottants.

J'en ai ramassé, des framboises, à la pluie battante, le toupet dégoulinant sur mon nez et sur mon imperméable réversible vert et jaune, les pieds dans des bottes de caoutchouc noires trop grandes!

Et j'en ai mangé, des guimauves, sur le feu de camp, la figure brûlée par la chaleur, mais le dos gelé parce que les nuits sont froides en titi.

Mais tout ça, c'étaient des douceurs com-

paré à la réelle calamité de mes vacances, Muchel.

— Il a juste trois ans de moins qu'elle, c'est donc fin! Ils vont pouvoir s'amuser ensemble!

Liette a dû répéter cette phrase-là chaque année depuis la naissance du *blob*. Le *blob*, c'est évidemment Muchel, un être mou plutôt apparenté au jello qu'à la race humaine.

Fin, mon oeil. Pris avec lui, oui. Mais tant qu'à l'avoir collé à moi tout le temps, j'en ai profité pour faire sortir un peu le méchant qu'on a tous en dedans.

Je l'ai donc emmené prendre des marches dans l'herbe à puce, en short, ou courir après les mouffettes. Lui, il en a pris, des bains de jus de tomate! Et sa mère a dépensé une fortune en petite lotion rose contre les éruptions. Mes meilleurs souvenirs d'enfance, en fait.

Cette année, ils ont choisi le Lac-Saint-Jean. Encore une fois, la visite du village fantôme de Val-Jalbert, où nous avons pique-niqué en plein déluge. Avez-vous déjà essayé de faire des sandwiches aux tomates sur le capot d'une auto pendant qu'il pleut à boire debout? Je vous le dis, moi, la mayonnaise ne tient pas.

Je me suis vue soudain en train de cueillir des bleuets pendant douze heures pour remplir mon contenant en plastique de deux litres, habillée comme un plongeur pour empêcher les bibites de rentrer. Alors, je n'ai pas pu m'empêcher de crier:

— Non! Assez!

La lutte a été dure, mais j'ai fini par gagner. Ils ont accepté l'idée qu'à quinze ans, je peux me garder toute seule.

Après avoir averti la voisine d'en haut, qui se fera un plaisir immense de surveiller ce que je fais; après que je leur ai dit que mon amie Paulette viendrait rester avec moi — sans leur mentionner que Paulette veut qu'on fasse le party du siècle; et après une conférence au sommet plus mouvementée qu'une descente des rapides en canot sans rames, ils ont décidé de partir sans moi.

Pour une semaine.

Je vais enfin avoir la paix ici! Parce que mes parents, ce ne sont pas tout à fait des carmélites. C'est fou ce qu'ils prennent de la place et ce qu'ils sont bruyants, avec leurs émissions de radio, leur va-et-vient ou leurs informations à la télévision. Pires que moi avec ma musique.

Ils sont partis ce matin. C'était évidemment trop beau. Car ils m'ont laissé un cadeau inattendu: Muchel.

— Si Marie-Soleil y va pas, j'y vas pas moi non plus d'abord, qu'il a pleurniché à sa maman, paraît-il.

Sa maman, trop contente de me le coller pour la semaine. Ce qui fait que Muchel est arrivé avec sa valise et sa *mitt* de baseball. Ça va être gai.

Je ne sais pas trop encore où je vais l'enfermer, dans le frigidaire, dans le bac à viande ou dans celui réservé aux légumes. Ou dans la cave, enchaîné à la fournaise. Ou assis dans les cactus bien-aimés de mon père. On verra. Pour tout de suite, je vais l'envoyer m'acheter de la gomme. Je leur revaudrai ça un jour, à mes parents.

Je leur en dois une déjà. Ils m'ont appelée Marie-Soleil, non? Ça ne vous a peut-être pas frappé encore, mais c'est laid en titi comme nom. J'en ai toujours eu honte. D'ailleurs, deux filles sur trois que je connais détestent leur prénom. Chaque fois qu'un parent veut donner un nom original à son enfant, c'est la catastrophe.

À l'époque des miens, on s'inspirait de la nature pour nommer la progéniture. Dire

que j'aurais pu m'appeler Pissenlit! Ou Lune. J'ai eu une Lune Pilon dans ma classe. La pauvre a tellement fait rire d'elle qu'elle doit être complètement paranoïaque aujourd'hui. J'ai aussi connu une Gitane Noiseux et un Geronimo Fleury, ce qui m'a beaucoup aidé à accepter Marie-Soleil, en fin de compte.

— Marie-Soleil, qu'est-ce qu'on fait maintenant?

Ça commence!

— Va m'acheter de la gomme au coin.

— Non. J'suis pas ton serviteur.

— O.K.

Il reste planté là.

— Qu'est-ce qu'on fait?

— Écoute, Muchel, tu ne vas pas commencer à me demander ça toutes les cinq minutes. Je ne suis pas une monitrice de parc. Débrouille-toi. Regarde un vidéo, tiens.

— Appelle-moi pas Muchel. Ouan ben, je sens que la semaine va être plate pas mal...

Et voilà Muchel qui vire de bord et s'en va fouiller dans les vidéos avec le même enthousiasme qu'il aurait eu si on lui avait demandé de mettre ses deux mains dans un

nid de guêpes.

Quant à moi, ce dont j'ai envie maintenant, c'est d'un sandwich tomate mayonnaise et de m'asseoir avec le journal.

Non, pas un quotidien sans intérêt qui tache les doigts. Un journal personnel. Ou un journal intime, si vous préférez. Pas le mien, car je n'en tiens pas. À cause de ma mère qui fouille dans mes tiroirs pour m'emprunter mon linge. Fatalement, elle mettrait la main sur mon journal et ne se gênerait pas pour le lire. Sous prétexte de mieux me comprendre ou quelque mensonge du genre.

C'est donc du journal de quelqu'un d'autre dont il s'agit.

Je l'ai trouvé hier, soir où l'on ramasse les vidanges dans mon quartier bien-aimé. Je revenais tranquillement avec ma crème glacée quotidienne en suivant le camion de vidanges et juste devant chez moi, un des gars a soulevé une boîte dont le fond a lâché. Il s'est alors exprimé comme le voulait les circonstances, «criss, d'hostie de tabarnak» etc., etc., un bel exemple d'expression orale quoi, ramassant en très, très gros ce qui était tombé.

Par terre, est resté ce cahier, avec *Tage-*

Parus à la courte échelle, dans la collection Ado

Ginette Anfousse

Un terrible secret

Christine Brouillet

Série Natasha:

Un jeu dangereux

Un rendez-vous troublant

Un crime audacieux

Denis Côté

Série Les Inactifs:

L'arrivée des Inactifs

L'idole des Inactifs

La révolte des Inactifs

Le retour des Inactifs

Marie-Danielle Croteau

Lettre à Madeleine

Et si quelqu'un venait un jour

Un vent de liberté

Sylvie Desrosiers

Le long silence

Série Paulette:

Quatre jours de liberté

Les cahiers d'Élisabeth

Bertrand Gauthier

La course à l'amour

Une chanson pour Gabriella

Charlotte Gingras

La liberté? Connais pas...

La fille de la forêt

Marie-Francine Hébert

Série Léa:

Un cœur en bataille

Je t'aime, je te hais...

Sauve qui peut l'amour

Francine Ruel

Des graffiti à suivre...

Mon père et moi

Sonia Sarfati

Comme une peau de chagrin

Les cahiers d'Élisabeth



7 juin

Mon père ne blaguait pas lorsqu'il m'a dit qu'il s'adresserait à la justice pour m'empêcher de voir Martin. Je ne l'ai jamais cru jusqu'à ce qu'il le fasse. Et qu'il nous soit interdit par un juge de nous voir jusqu'à notre majorité. À cause de l'accident. Parce que Martin m'a fait un tort irréparable, ont-ils décidé.

Marie-Soleil et Paulette trouvent un journal intime dans la rue. Elles y découvrent l'histoire d'Élisabeth et de son amour impossible pour Martin. Elles n'ont qu'une idée en tête: découvrir qui est Élisabeth et l'aider à retrouver son amour perdu.

Sylvie Desrosiers aime autant émouvoir ses lecteurs que les faire rire. Elle est l'auteure de trois romans pour les adolescents, dont *Le long silence* qui lui a permis de remporter le Prix Brive/ Montréal 12/17 et d'être finaliste au Prix littéraire du Gouverneur général du Canada. Plusieurs de ses romans sont traduits en chinois, en espagnol, en grec et en italien.



Céline Lalonde

Dans la même série:



20 000 exemplaires vendus

ISBN 2-89021-819-8
Imprimé au Canada

Illustration de la couverture:
Extrait de la publication
Anne Cresci

